

— L'enfer est déserté, Armand, dit Stephen Horowitz.

— Vous l'avez déjà mentionné. Et tous les diables sont ici ? demanda Armand Gamache.

— Bon, peut-être pas ici, ici, fit Stephen en agitant ses mains expressives. Du moins, pas exactement.

« Ici, ici », c'était le jardin du musée Rodin, à Paris, où Armand et son parrain s'offraient quelques minutes de répit. Ils entendaient les bruits de la circulation, l'animation de la grande ville, de l'autre côté des murs.

Mais ici, ici, régnait la paix. La paix profonde née de ce lieu calme, mais aussi familial.

De la certitude de se savoir en sécurité. Dans le jardin. Ensemble.

Armand tendit une tartelette au citron à son compagnon et promena son regard sur le jardin. C'était un après-midi chaud et agréable de la fin septembre. Les ombres se détachaient des arbres, des statues, des visiteurs. S'étiraient. Se distendaient.

Triomphe de la lumière.

Les enfants couraient librement, riaient, jouaient à se poursuivre sur la longue pelouse qui s'étendait devant l'ancien hôtel particulier. De jeunes parents les observaient depuis les bancs en bois, dont les lattes, au fil des années, avaient viré au gris. De la même façon qu'eux-mêmes grisonneraient, avec le temps. Pour l'instant, cependant, ils se détendaient, reconnaissants d'avoir des enfants et encore plus reconnaissants d'être séparés d'eux pendant quelques minutes dans ce lieu où ils ne risquaient rien.

Difficile d'imaginer un endroit moins propice aux manifestations du diable.

« Mais, réfléchit Armand, où les ténèbres risquent-elles d'apparaître, sinon dans la lumière? Ruiner un jardin... Comment imaginer une victoire plus décisive pour le mal? »

Ce ne serait pas la première fois.

— Tu te souviens? commença Stephen.

Et Armand se tourna de nouveau vers le vieil homme assis à côté de lui. Sûr de ce qu'il allait dire.

— Du jour où tu t'es enfin décidé à demander la main de Reine-Marie? fit Stephen en tapotant le banc sur lequel ils avaient pris place. Ici? Devant tout ça?

Armand suivit le geste des yeux et sourit.

Récit familial que Stephen reprenait à la moindre occasion et, en tout cas, chaque fois que le parrain et son filleul venaient là en pèlerinage.

C'était, à Paris, leur lieu de prédilection.

Le jardin du musée Rodin.

Existe-t-il dans le monde, s'était demandé le jeune Armand, des années plus tôt, un meilleur endroit où demander à Reine-Marie de l'épouser? Il avait l'alliance. Il avait réfléchi aux mots qu'il prononcerait. Pour ce voyage, il avait économisé une somme correspondant à six mois de son maigre salaire d'agent de la Sûreté du Québec.

Il emmènerait la femme qu'il aimait le plus au monde dans le lieu qu'il aimait le plus au monde. Et il lui proposerait de passer le reste de sa vie avec lui.

Le budget d'Armand excluant la possibilité d'un hôtel, ils devraient se rabattre sur une auberge de jeunesse. Mais il savait que Reine-Marie ne s'en formaliserait pas.

Ils étaient amoureux et ils seraient à Paris. Et, bientôt, ils seraient fiancés.

Mais, une fois de plus, Stephen était venu à la rescousse et avait prêté au jeune couple son splendide appartement du 7<sup>e</sup> arrondissement.

Armand y avait déjà séjourné.

Il avait pratiquement grandi dans l'élégant immeuble haussmannien, dont la façade vitrée s'ouvrait sur l'hôtel Lutetia. Toutes les pièces du vaste appartement, avec ses parquets à chevrons, ses foyers de marbre et ses hauts, ses très hauts plafonds, étaient claires et spacieuses.

Pour un enfant curieux, ses coins et recoins étaient un véritable paradis. L'armoire était munie de faux tiroirs conçus, aurait juré Armand, pour servir de cachette à un petit garçon. Autant de trésors avec lesquels s'amuser dès que Stephen avait le dos tourné.

Et de meubles sur lesquels il était agréable de sauter.

Jusqu'au jour où ils se cassaient.

Stephen collectionnait les œuvres d'art et, chaque jour, il en présentait une à son filleul. Cézanne. Riopelle et Lemieux. Kenojuak Ashevak.

Avec une exception.

La minuscule aquarelle accrochée à la hauteur du regard d'un enfant de neuf ans. Stephen n'en parlait jamais, surtout parce que, avait-il un jour expliqué à Armand, il n'y avait pas grand-chose à en dire. Ce n'était pas un chef-d'œuvre, à la différence des autres. Et pourtant, ce tableau avait quelque chose de particulier.

Quand ils rentraient épuisés d'une journée d'exploration, Stephen préparait du chocolat chaud dans la cuisine exiguë, et le jeune Armand revenait vers les tableaux.

Chaque fois, Stephen trouvait le garçon debout devant la petite aquarelle, regardant le cadre comme s'il s'agissait d'une fenêtre. Le village paisible au creux de la vallée.

— Une œuvre sans valeur, avait déclaré Stephen.

Sans valeur ou non, cette œuvre était celle que préférait le jeune Armand. Elle l'attirait, à chacune de ses visites. Dans son cœur, il était sûr qu'un tel havre de paix était au contraire très précieux.

Et il soupçonnait son parrain d'être du même avis. Sinon, il n'aurait pas accroché ce tableau parmi ses chefs-d'œuvre.

Quelques mois seulement après la mort des parents d'Armand dans un accident de voiture, Stephen avait emmené son filleul à Paris pour la première fois. Le garçon avait alors neuf ans. Ils avaient parcouru la ville à pied. Sans parler. L'homme laissait le petit garçon silencieux à ses pensées.

À la longue, Armand avait levé la tête et commencé à se familiariser avec son nouvel environnement. Les grands boulevards, les ponts. Notre-Dame, la tour Eiffel, la Seine. Les brasseries où, sur les trottoirs, les Parisiens prenaient un express, un demi ou un verre de vin autour de tables rondes en marbre.

À chaque carrefour, Stephen agrippait la main d'Armand. Et la tenait fermement. Jusqu'à ce qu'ils arrivent de l'autre côté.

Et lentement, le jeune Armand avait compris qu'il était en sécurité et que, avec cet homme, il le serait toujours. Qu'il atteindrait toujours l'autre côté.

Et lentement, lentement, il était revenu à la vie.

Ici. À Paris.

Puis, un matin, son parrain avait dit :

— Aujourd'hui, mon garçon, je vais te faire voir mon endroit préféré dans tout Paris. Ensuite, on ira manger une crème glacée à l'hôtel Lutetia.

Ils avaient remonté le boulevard Raspail et tourné à gauche dans la rue de Varenne. Ils étaient passés devant des boutiques et des pâtisseries. Armand s'attardait devant les vitrines, regardait avec convoitise les millefeuilles, les madeleines et les pains aux raisins.

Ils s'arrêtèrent dans l'une des pâtisseries alléchantes et Stephen acheta deux tartelettes au citron. Il permit à Armand de porter le petit sac en papier.

Et ils arrivèrent enfin à destination. Une ouverture dans le mur.

Ils prirent leurs billets et entrèrent.

Armand, obnubilé par le contenu du sac, était distrait. Cette excursion lui faisait l'effet d'une corvée à subir en attendant la récompense.

Il ouvrit le sac et y jeta un coup d'œil.

Stephen posa la main sur le bras du garçon et dit :

— Patience, patience. De la patience naît le choix, et du choix naît le pouvoir.

Mots qui ne voulurent rien dire pour le petit affamé, sauf qu'il devait encore attendre.

À contrecœur, il referma le sac et regarda autour de lui.

— Qu'est-ce que tu en dis? demanda Stephen en le voyant écarquiller les yeux.

Il lisait en son filleul comme dans un livre ouvert. À vrai dire, ce n'était pas très difficile.

Qui aurait pu imaginer l'existence d'un lieu pareil, caché derrière de hauts murs, où que ce soit et, à plus forte raison, en plein cœur de la ville? C'était un monde à part. Un jardin magique.

Seul, Armand serait passé tout droit, obsédé par la pâtisserie à venir, sans se douter de ce qu'il y avait derrière les murs. Sans voir le magnifique hôtel particulier avec ses hautes fenêtres et sa vaste terrasse.

Sans être désabusé, le garçon avait déjà l'habitude des superbes immeubles parisiens. La ville en était remplie. Là, ce fut le domaine qui le laissa sans voix.

Les pelouses manucurées, les arbres taillés en forme de cônes. Les fontaines.

Contrairement à l'énorme jardin du Luxembourg, conçu pour impressionner, celui-ci était presque intime.

Et il y avait les statues. Disposées çà et là au milieu de la verdure. Comme si elles les avaient attendus patiemment, Stephen et lui.

De loin en loin, ils entendaient, venus du monde extérieur, le hurlement d'une sirène, un coup de klaxon, un cri.

Pour le garçon, ces bruits avaient pour effet d'intensifier la sensation de profonde paix qu'il avait trouvée dans le jardin. Une paix comme il n'en avait pas connu depuis qu'on avait doucement frappé à la porte.

Ils marchaient lentement. Stephen, contrairement à son habitude, laissait Armand le précéder, s'arrêter devant chacune des sculptures de Rodin.

Mais le garçon regardait sans cesse par-dessus son épaule. Vers les hommes agglutinés près de la porte du jardin.

Les ayant enfin entraînés de ce côté, Armand, fasciné, se campa devant la statue.

— *Les Bourgeois de Calais*, expliqua Stephen, d'une voix basse, apaisante. Pendant la guerre de Cent Ans, le roi d'Angleterre, Édouard, a assiégé le port français de Calais.

Il jeta un coup d'œil à Armand pour voir si le garçon l'écoutait, mais c'était impossible à dire.

— Pour les citoyens, c'était la crise. Les Anglais empêchaient le passage des vivres, des provisions. Le roi des Français, Philippe, aurait pu parlementer. Négocier la levée du blocus pour soulager la ville. Mais il n'a pas bougé. Il a laissé les gens mourir de faim. Et, effectivement, des hommes, des femmes et des enfants ont commencé à mourir.

Armand se tourna alors vers Stephen. Le garçon ne comprenait peut-être rien à la guerre. La mort, en revanche, il connaissait.

— Le roi a fait ça? Il aurait pu faire quelque chose, mais il les a laissés mourir?

— Les deux rois les ont laissés mourir. Oui. Pour gagner. Les guerres sont toujours ainsi.

Dans les yeux brun foncé du garçon, Stephen lisait la confusion, le désarroi.

— Tu veux que je continue? demanda-t-il.

— Oui, s'il vous plaît.

Et Armand se tourna vers la statue et les hommes figés dans le temps.

— Le désastre était imminent quand le roi Édouard a enfin pris une initiative complètement inattendue. Il a eu pitié des habitants de Calais. Il épargnerait la ville. À une condition. Ses six citoyens les plus en vue devraient se rendre. Le roi n'a pas précisé ses intentions, mais tous savaient que les hommes seraient exécutés. Leur mort servirait d'avertissement à ceux qui seraient tentés de s'opposer à lui. Ils mourraient afin que les autres vivent.

Stephen vit les épaules d'Armand monter et s'affaisser.

— Le citoyen le plus éminent, Eustache de Saint-Pierre, fut le premier à se porter volontaire. C'est lui, là.

Il désigna un des personnages. Un homme maigre, à la mine sombre.

— Puis cinq autres se sont joints à lui. On leur a ordonné de déposer les clés de la ville et du château devant le grand portail, en chemise et la corde au cou. Ils ont obéi. On les appelle les bourgeois de Calais.

Levant la tête, Armand scruta les yeux d'Eustache de Saint-Pierre. Il n'y reconnut pas la gloire, comme dans ceux des autres statues qu'il avait vues à Paris. Ici, pas de cortège d'anges prêts à conduire ces hommes au paradis. Ici, pas de sacrifice consenti sans crainte. Ces hommes ne marchaient pas, tête haute, vers un splendide martyr.

Dans leur attitude, le garçon vit l'angoisse. Le désespoir. La résignation.

Les bourgeois de cette ville côtière avaient peur.

Mais ils se sacrifièrent quand même.

La lèvre inférieure d'Armand se mit à trembler et son menton se plissa. Stephen se demanda s'il n'était pas allé trop loin en lui racontant cette histoire.

Il toucha l'épaule de son filleul, et Armand, se retournant, enfouit son visage dans le chandail de Stephen, qu'il serra fort dans ses bras. C'était plus qu'un câlin. On aurait dit que le garçon se cramponnait à un pilier pour éviter d'être emporté par le courant.

— Ils ont été sauvés, Armand, se hâta d'ajouter Stephen qui, s'agenouillant, prit dans ses bras le garçon en sanglots. Ils n'ont pas été exécutés. Le roi les a graciés.

Armand mit un moment à absorber l'information. Se dégageant enfin, il s'essuya le nez avec sa manche et dévisagea Stephen.

— C'est vrai ?

— Oui.

— Vrai de vrai ? demanda Armand en déglutissant, la respiration rauque, haletante.

— Vrai de vrai, mon garçon. Ils ont tous survécu.

Le petit Armand réfléchit, perdu dans la contemplation de ses chaussures de sport. Puis il leva son regard vers les yeux bleu clair de Stephen.

— Et vous ?

Stephen, ayant compris ce que le garçon lui demandait, faillit répondre « Oui, bien sûr », mais il se ravisa. Armand méritait d'entendre la vérité.

— Donner ma vie ? Pour des gens que j'aime ? Oui.

Il serra les frêles épaules et sourit.

— Pour des inconnus ?

Stephen, qui apprenait à connaître son filleul, sut qu'il ne se satisferait pas d'une réponse toute faite. Il y avait, chez cet enfant, une sorte d'intransigeance tranquille.

— Je l'espère. Mais franchement, je n'en suis pas sûr.

Armand hocha la tête, puis, se tournant vers la statue, il carra les épaules.

— C'était cruel, dit-il à l'intention des bourgeois. De la part du roi. Leur laisser croire qu'ils allaient mourir.

Son parrain acquiesça.

— Mais il a fait preuve de compassion en les épargnant. La vie est parfois cruelle, tu es bien placé pour le savoir. Mais il lui arrive aussi d'être belle. Remplie de merveilles. Ne l'oublie jamais. Tu vas devoir choisir, Armand. Sur quoi vas-tu te concentrer ? L'injustice ou la beauté ? Les deux sont vraies, les deux sont réelles. Il faut les accepter. Mais qu'est-ce qui comptera le plus pour toi ? demanda Stephen en tapotant la poitrine du garçon du bout de l'index. Le terrible ou le merveilleux ? La bonté ou la cruauté ? Ce choix va façonner toute ta vie.

— Et la patience ? demanda Armand.

Stephen Horowitz nota alors chez Armand un aspect qui lui avait jusque-là échappé. Un soupçon d'espièglerie.

Le garçon écoutait, en fin de compte. Assimilait tout. Et Stephen Horowitz prit conscience qu'il devrait se montrer prudent.

Il n'y avait pas de banc devant les bourgeois. Stephen entraîna donc Armand vers l'œuvre de Rodin qu'il préférait.

Ils ouvrirent le sac et mangèrent leurs tartelettes au citron devant *La Porte de l'enfer*. Stephen parla de cette œuvre remarquable en époussetant le sucre glace qui tombait sur le chandail d'Armand.

— Je n'arrive toujours pas à croire, dit Stephen, cinquante ans plus tard, tandis que les deux hommes mangeaient leurs tartelettes au citron devant la même sculpture, que tu projetais de demander la main de Reine-Marie devant *La Porte de l'enfer*. Mais bon, on parle d'un homme dont le premier cadeau à sa future belle-mère a été un débouchoir à ventouse.

— Vous vous souvenez de ça ?

Bien sûr qu'il se souvenait. Stephen Horowitz n'oubliait jamais rien.

— Encore heureux que tu sois venu me consulter avant de faire la grande demande, mon garçon.

Armand sourit. Par cette journée de printemps, trente-cinq ans plus tôt, il ne s'était pas rendu au bureau de Stephen, haut dans le ciel de Montréal, dans l'intention de demander conseil à son parrain. Il y était allé pour informer celui-ci de sa décision de demander la main de la jeune femme qu'il fréquentait depuis deux ans.

En apprenant la nouvelle, Stephen contourna sa table de travail et entraîna Armand contre lui. Puis, avec un brusque geste de la tête, Stephen se retourna. Sortant un mouchoir de sa poche, il fixa brièvement la fenêtre. Le mont Royal, qui dominait la ville. Et le ciel sans nuages.

Puis, s'étant ressaisi, il scruta le jeune homme qu'il connaissait depuis sa naissance.

Plus grand que lui, désormais. Solide. Rasé de près, avec des cheveux ondulés très sombres et des yeux brun foncé, solennels et empreints de bonté. Avec, oui, un soupçon d'espièglerie.

Armand était allé à Cambridge pour apprendre l'anglais, mais, au lieu d'étudier le droit ou les affaires, comme son parrain le lui avait conseillé, il s'était inscrit à l'école de police à son retour au Québec.

Il avait fait son choix.

Et il avait trouvé une source d'émerveillement en la personne d'une bibliothécaire du nom de Reine-Marie Cloutier qui débutait à Bibliothèque et Archives nationales du Québec, à Montréal.

Pour célébrer, Stephen avait emmené son filleul dîner au Ritz, tout près.

— Où comptes-tu faire la grande demande ?

— Vous n'avez pas une petite idée ?

— À Paris.

— Oui. Elle n'y est jamais allée.

Armand et son parrain avaient séjourné à Paris chaque année. Exploré la ville, découvert des lieux nouveaux. Et fini chaque journée en mangeant une crème glacée à l'hôtel Lutetia, en face de l'appartement de Stephen. Chaque fois, les serveurs entouraient Armand de petites attentions, même après qu'il fut devenu un homme.

La grand-mère d'adoption d'Armand, Zora, celle qui l'avait élevé, ne voyait pas la fréquentation du Lutetia d'un bon œil, et Armand mettrait des années à comprendre pourquoi.

— Ce sera notre petit secret, avait dit Stephen.

Zora ne voyait pas Stephen d'un bon œil non plus. Encore une fois, Armand mettrait des années à saisir. Et à comprendre que la crème glacée au Lutetia était le moindre des secrets de son parrain.

Au-dessus d'un verre de champagne, au Ritz de Montréal, Armand fit part de son projet à Stephen.

Après, son parrain le regarda fixement.

— Doux Jésus, mon garçon, s'écria Stephen. Devant *La Porte de l'enfer* ? Mon Dieu, et on t'a confié une arme à feu ?

À l'époque, Stephen, qui avait un peu moins de soixante ans, était à l'apogée de sa puissance. Le magnat des affaires intimidait tous ceux qu'il croisait. Quand il entrait dans une pièce, soupçonnait Armand, même les meubles se recroquevillaient.

À cause de la force de sa personnalité et de l'immense fortune qu'il s'employait à constituer et à consolider, bien sûr,

mais aussi de sa volonté d'utiliser son argent et son pouvoir pour détruire ceux qu'il considérait comme des escrocs.

Il y mettait parfois des années, mais il finissait toujours par les couler. Pouvoir. Et patience. Stephen Horowitz avait l'un et l'autre.

Il était sincèrement bon et ouvertement impitoyable. Et quand ses yeux bleu vif se posaient sur elles, ses proies tremblaient.

Mais pas Armand.

Non pas parce qu'il ne s'était jamais trouvé dans le collimateur de Stephen, mais bien parce que la chose que craignait le plus Armand n'était pas que Stephen lui fasse du mal. C'était plutôt de blesser son parrain. De le décevoir.

Il avait débattu avec Stephen. Lui avait expliqué qu'il aimait Reine-Marie et qu'il aimait le jardin paisible au cœur de Paris.

— Quel meilleur endroit où faire une demande en mariage?

— Je ne sais pas, avait répondu Stephen, dont les yeux bleu clair défiaient Armand. Le métro? Les catacombes? La morgue? Pour l'amour du ciel, mon garçon, tout sauf *La Porte de l'enfer*.

Et, au bout d'un moment, Armand avait laissé entendre un petit rire. Ayant enfin compris le point de vue de Stephen.

Il avait oublié que le banc en question faisait face à *La Porte de l'enfer*. Pour lui, c'était l'endroit où il s'était libéré, en partie du moins, d'un chagrin écrasant. Où il avait compris que la paix était possible. Où il avait trouvé le bonheur, de la crème au citron sur le menton et du sucre glace sur son chandail.

Avec son parrain, il avait trouvé un sanctuaire, juste devant *La Porte de l'enfer*.

— Je vais te dire où faire la demande, déclara Stephen.

Et il avait tenu promesse.

Trente-cinq années s'étaient écoulées depuis.

Reine-Marie et Armand avaient deux enfants adultes. Daniel et Annie. Trois petits-enfants. Et ils étaient à Paris pour l'arrivée imminente du deuxième enfant d'Annie.

Armand avait à présent le même âge que Stephen au moment de cette discussion sur la demande en mariage. Mesurant

au moins un mètre quatre-vingts et solidement bâti, Armand, dont les cheveux étaient presque tout gris désormais, avait le visage marqué par le passage du temps et le poids des choix difficiles.

Sur sa tempe, une cicatrice profonde rappelait le lourd tribut prélevé par son travail. Le prix qu'avait payé cet officier supérieur de la Sûreté du Québec.

Mais il y avait aussi d'autres rides. Des rides plus profondes. Autour des yeux et de la bouche. Des rides de rire.

Rendant compte, elles aussi, des choix faits par Armand. Et du poids qu'il leur avait donné.

Pour sa part, Stephen avait quatre-vingt-treize ans. Bien que plus frêle, il restait redoutable. Il se rendait chaque jour au travail et terrorisait tous ceux qui, à défaut de craindre Dieu, craignaient le parrain qu'il était.

Les rivaux de Stephen Horowitz n'auraient pas été surpris d'apprendre que la statue de Rodin qu'il préférait avait pour titre *La Porte de l'enfer*. Avec la célèbre image du *Penseur*. Et, juste en dessous, les âmes qui tombent dans l'abîme.

Une fois de plus, le parrain et son filleul se retrouvaient sur le banc où, côte à côte, ils mangeaient leurs pâtisseries sous le soleil.

— Dieu merci, j'ai réussi à te convaincre de demander la main de Reine-Marie dans le jardin du Luxembourg, dit Stephen.

Armand faillit le corriger. C'était bien dans un jardin, mais pas celui-là.

Il scruta son parrain.

Commençait-il à décliner, après tout ? Rien de plus naturel, à quatre-vingt-treize ans. Et pourtant, aux yeux d'Armand, c'était inconcevable. Tendait le bras, il épousseta le sucre glace tombé sur le gilet de Stephen.

— Comment va Daniel ? demanda celui-ci en repoussant la main d'Armand.

— Bien. Maintenant que les filles vont à l'école, Roslyn a recommencé à travailler à l'agence de design.

— Daniel est heureux dans son poste, ici, à la banque ? Il a l'intention de rester ?

— Oui. Il a même obtenu de l'avancement.

— Je sais.

— Comment ?

— J'ai des rapports avec sa banque. Je crois savoir que Daniel fait désormais partie du service du capital de risque.

— Oui. Vous avez...

— Tu te demandes si c'est à moi qu'il doit son avancement ? Non. Mais nous nous rencontrons à l'occasion, lui et moi, quand je suis à Paris. Pour discuter. C'est un homme bien.

— Oui, je sais.

Armand s'étonna que Stephen ait senti le besoin de lui faire cette remarque. Comme si lui-même ne connaissait pas son fils.

La suite laissa Armand sans voix.

— Parle à Daniel. Réconcilie-toi avec lui.

Stupéfié, Armand dévisagea Stephen.

— Pardon ?

— Daniel. Tu dois faire la paix avec lui.

— Nous avons fait la paix, lui et moi. Il y a des années.

Tout va bien entre nous.

Les yeux bleu vif se braquèrent sur Armand.

— Tu en es sûr ?

— Que savez-vous que j'ignore, Stephen ?

— Je sais la même chose que toi : les vieilles blessures sont profondes. Elles suppurent. Tu les détectes chez les autres, mais pas chez ton propre fils.

Armand sentit un accès de colère monter en lui, mais il ne tarda pas à comprendre de quoi il s'agissait vraiment. Il éprouvait de la douleur. Et, sous la surface, couvait la peur. Il avait rétabli les ponts avec son aîné. Des années plus tôt. Il en était sûr. Non ?

— Où voulez-vous en venir, au juste ?

— Pourquoi penses-tu que Daniel s'est installé à Paris ?

— Pour la même raison que Jean-Guy et Annie. Des offres d'emploi alléchantes.

— Et, depuis, tout va bien entre vous ?

— En gros, oui.

— Tu m'en vois ravi.

Stephen, cependant, n'avait l'air ni heureux ni convaincu. Sans laisser Armand creuser davantage, il poursuivit :

— Voilà pour ton fils. Et ta fille et Jean-Guy ? Ils s'habituent à leur nouvelle vie à Paris ?

— Oui. Ils sont en transition. Annie est entrée en fonction au cabinet d'avocats, mais elle a commencé son congé de maternité. Jean-Guy s'adapte à la vie dans le secteur privé. Ça ne se fait pas sans heurt.

— Tu m'étonnes. Il n'est plus ton adjoint à la Sûreté et il ne peut plus arrêter personne. Il doit en baver, ajouta Stephen en souriant.

Le vieil homme connaissait bien Jean-Guy.

— Il a voulu appréhender une resquilleuse à la cantine de l'entreprise, mais il s'adapte vite. Tout s'est bien terminé. Heureusement, il lui a dit s'appeler Stephen Horowitz.

Stephen pouffa de rire.

Ancien inspecteur-chef au sein de la Sûreté du Québec, Jean-Guy dirigeait désormais un service dans une multinationale de l'ingénierie établie à Paris. Dire que la transition l'avait obligé à s'adapter était un grossier euphémisme.

Le faire sans une arme à feu s'était révélé encore plus difficile.

— La présence de Daniel et de Roslyn les aide beaucoup, Annie et lui.

En prononçant ces mots, Armand s'efforça de mesurer la réaction de son parrain.

En tant qu'officier supérieur de la Sûreté du Québec et patron de Jean-Guy pendant des années, Armand savait lire les visages.

Explorateur plus que chasseur, il sondait les pensées des autres, mais surtout leurs sentiments. C'est là, en effet, que les actions prennent naissance.

Les plus nobles. Mais aussi les plus cruelles.

Malgré tous ses efforts, Armand avait du mal à saisir son parrain.

Pendant un moment, il avait cru bénéficier d'une position privilégiée, d'un éclairage unique sur un homme remarquable. Avec le passage du temps, il en était toutefois venu à se demander si ce n'était pas plutôt l'inverse. Peut-être était-il trop proche de Stephen. Peut-être d'autres le voyaient-ils de façon plus lucide, plus complète.

Aux yeux d'Armand, c'était l'homme qui l'avait pris par la main et l'avait protégé.

D'autres, comme Zora, sa grand-mère, le voyaient sous un jour différent.

— Et Annie? demanda Stephen. Jean-Guy et elle sont prêts à accueillir le bébé?

— Autant qu'on peut l'être, je suppose.

— Ils ont pris une décision courageuse.

— Oui.

C'était indéniable.

— Elle doit accoucher d'un jour à l'autre. Vous les verrez ce soir. J'ai réservé une table au restaurant Juveniles. À vingt heures.

— Splendide.

Tirant sur la fermeture éclair de sa poche intérieure, Stephen fit voir l'entrée dans son mince agenda.

— J'escomptais l'invitation.

Il avait écrit « famille », puis « Juveniles ».

— Nous passerons vous prendre, Reine-Marie et moi.

— Non, non. J'ai rendez-vous pour l'apéro. Je vous retrouverai là-bas.

Stephen regarda devant lui, contempla *Le Penseur*.

— Et vous, vous pensez à quoi? demanda Armand.

— Je me disais que je n'ai pas peur de mourir. Mais que j'ai un peu peur de finir en enfer.

— Pourquoi donc? fit Armand, alarmé par ces propos.

— Chez un homme de quatre-vingt-treize ans qui fait le bilan de sa vie, c'est une peur parfaitement naturelle.

— Que voyez-vous ?

— Beaucoup trop de crème glacée.

— Impossible.

Armand réfléchit un moment avant de poursuivre.

— Moi, je vois un homme bon. Un homme courageux. Dont l'existence rend le monde meilleur.

Stephen sourit.

— Tu es gentil, mais tu ne sais pas tout.

— Vous essayez de me dire quelque chose ?

— Non, pas du tout, fit Stephen en agrippant le poignet de son filleul, ses yeux bleu laser rivés sur ceux d'Armand. J'ai toujours dit la vérité.

— Je sais, dit Armand en serrant délicatement la main fraîche de Stephen dans la sienne. Quand nous nous sommes assis, vous avez dit que l'enfer était déserté et que tous les diables étaient ici. Qu'est-ce que ça signifie ?

— C'est une de mes citations préférées, comme tu le sais très bien, dit Stephen.

C'était la vérité. Stephen prenait plaisir à invoquer des passages de *La Tempête* pour déstabiliser ses rivaux, ses collègues. Ses amis. Des inconnus dans des avions.

Cette fois, c'était différent. Cette fois, Stephen avait ajouté un élément. Une chose qu'Armand n'avait encore jamais entendue.

Une précision.

— Vous avez dit que les diables n'étaient pas ici, ici, fit Armand.

Levant les mains, il imita le geste qu'avait esquissé Stephen.

— Pourquoi ?

— Comment savoir ? Je ne suis qu'un vieillard. Cesse de me torturer.

— S'ils ne sont pas ici, où sont-ils ?

Les ombres les avaient rejoints, et il faisait plus frais désormais.

— Tu le sais mieux que quiconque.

Stephen se tourna vers Armand. D'un mouvement lent, réfléchi.

— Tu as l'habitude des diables. Même que tu gagnes ta vie en les poursuivant.

Ses yeux bleus sondaient les yeux bruns d'Armand.

— Je suis très fier de toi, mon fils.

Mon fils.

Jamais encore Stephen n'avait utilisé ce mot. Pas une seule fois en cinquante ans.

Mon garçon, oui. Avec beaucoup d'affection. Mais ce n'était pas la même chose. Mon fils.

Armand savait que Stephen s'était toujours gardé d'employer ce mot. Il avait respecté la mémoire du père d'Armand et la place qu'il occupait dans la vie de celui-ci.

Et voilà qu'il l'avait prononcé, ce mot. Simple faux pas ? Signe que Stephen vieillissait, devenait plus fragile ? Que ses défenses usées laissaient filtrer ses vrais sentiments ? Par ce seul, ce tout petit mot.

— Ne t'en fais pas pour les diables, Armand. C'est un magnifique après-midi de septembre, on est à Paris et ta petite-fille va bientôt voir le jour. La vie est belle.

Il tapota le genou d'Armand et se leva en s'appuyant sur lui.

— Viens, mon garçon. Ramène-moi à la maison.

Ils s'arrêtèrent, comme chaque fois, devant *Les Bourgeois*. Pour regarder les mines sombres et déterminées.

— N'oublie pas, dit Stephen en se tournant vers son filleul.

Armand soutint son regard et hocha la tête.

Puis les deux hommes s'engagèrent lentement dans la rue de Varenne. Chaque fois qu'ils traversaient une rue, Armand prenait le bras de Stephen. D'un pas tranquille, ils passèrent devant des boutiques et s'arrêtèrent dans une pâtisserie, où Armand acheta un pain aux raisins pour Reine-Marie, sa gourmandise préférée. Et un croissant que Stephen mangerait le lendemain matin.

Devant l'imposante porte à deux battants recouverte de laque rouge de l'immeuble de Stephen, le vieil homme dit :

— Tu peux me laisser ici. Je vais peut-être aller prendre l'apéro au Lutetia.

— Par « apéro », vous voulez dire crème glacée ?

Armand traversait le pont d'Arcole, en route vers l'appartement du Marais, lorsqu'il se rendit compte qu'il avait encore des questions à poser à Stephen. Mais peut-être était-ce le vieil homme qui avait réussi à le distraire.

Des diables. Quelque part ici, ici. À Paris.